

ENFANTS ET JEUNES DE LA RUE DANS LA VILLE AFRICAINE

Yves Marguerat (Lomé)

Les "Enfants et les jeunes (peu importent les limites d'âge) de la rue" sont devenus un phénomène mondial, mais qui présente bien des diversités, dont il est fondamental de tenir compte : on ne peut résoudre un problème que s'il est correctement posé. Il faut donc essayer de décrire avec précision et objectivité ce que recouvre cette expression dans les villes dont nous venons.

Toute société a ses éléments perturbateurs, ses contestataires qui ne respectent pas ses règles, et toute société a ses techniques de répression, de remise dans le rang. L'Afrique traditionnelle comme les autres continents : la vente comme esclave était l'une des techniques d'élimination des fortes têtes. Dans une société rurale, où tout le monde se connaît, le contrôle social est facile : chacun sait ce que fait et ce que possède chacun. La marginalisation de l'individu n'est ni possible ni pensable.

C'est avec l'urbanisation massive des dernières décennies que le problème prend de l'ampleur, au point de provoquer des prises de conscience dont ce forum est l'une des expressions. Le milieu urbain, en effet, destruiture la société pour deux ordres de raisons :

- des raisons économiques : inadéquation entre les ressources (l'emploi ne suit pas la croissance démographique) et les besoins (réels, car tout coûte cher, ou nouveaux, car les tentations se multiplient). Mais, à la différence de l'Amérique latine, la vraie misère n'explique que partiellement le problème des enfants de la rue;
- des raisons sociales : la multitude engendre l'anonymat, l'ignorance de l'autre (même voisin); les familles se transforment, se rétrécissent (absence des grands-parents), deviennent plus instables (conjoints et enfants sont de plus en plus souvent séparés).

L'enfant, honneur et avenir de la famille en milieu rural, devient en ville une charge, de plus en plus coûteuse à entretenir, de plus en plus difficile à contrôler ( la scolarisation le fait largement sortir de la sphère d'influence de ses parents, le fait échapper aux relations de "séniorité").

Comment saisir le phénomène ? l'approche criminologique, qui définit des "jeunes délinquants" est de loin la plus fréquente et, apparemment, la plus claire : l'enfant en question a commis un délit, considéré comme tel par une juridiction compétente. Mais cette approche reste très partielle: ne sont classés délinquants que ceux qui se font prendre (et encore beaucoup d'affaires se règlent-elles au niveau du quartier : chef, police..., sans laisser de traces écrites) et la notion même de "délit" - selon le droit moderne - ne correspond pas toujours avec les réalités sociales que vivent les gens ( exemple : les "talibé", élèves coraniques que la coutume oblige à mendier, sont-ils "coupables" de "vagabondage"?). Il

est bien sûr essentiel qu'il existe des structures spécifiques pour s'occuper des "jeunes délinquants" (police, justice, centres de rééducation...) mais ce n'est là qu'une partie du problème, en volume et en qualité (la répression ne peut intervenir que trop tard, par définition).

L'approche criminologique apporte cependant des analyses intéressantes : il faut ainsi bien distinguer délinquance occasionnelle (parfois purement accidentelle) et délinquance régulière, devenue un mode de vie. C'est bien sûr celle-ci dont nous nous occupons. Les sociologues la divisent en délinquance "endémique" (produite par une situation socio-économique générale, par exemple la misère, la famine) et délinquance "anémique" (due aux mutations socio-culturelles, par exemple la désorganisation de la famille en milieu urbain).

Mais l'approche essentielle, pour nous qui voulons comprendre et agir est la démarche de type anthropologique, qui analyse une société toute entière, avec son fonctionnement concret et ses représentations mentales. Elle permet de définir des enfants et des jeunes "marginiaux". C'est là une notion qui n'est pas sans ambiguïté, car elle repose sur la notion de "normalité", et celle-ci est bien difficile à définir : on sait qu'en Afrique, les enfants circulent beaucoup entre les branches de leur vaste famille. Quelle est la proportion de familles "normales", où les parents et les enfants vivent effectivement et constamment ensemble ? D'autre part, le degré de marginalité est très variable : beaucoup de "petits métiers" sont en fait une forme d'intégration dans la société.

Ne nous laissons pas paralyser par les scrupules méthodologiques. Une évidence est là : la "marginalité spatiale" d'enfants et de jeunes (peu important les limites d'âge) qui vivent dans la rue, partiellement (au retour dans un forum de famille la nuit) ou totalement (seuls ou en bandes). Il s'agit bien là d'un phénomène singulier, tout à fait différent des vagabondages traditionnels que la coutume pouvait admettre (comme les talibé déjà mentionnés). Ce qui caractérise ces jeunes marginaux, c'est qu'ils sont perçus par tous et par eux-mêmes comme une anomalie, comme une rupture avec la société. Que ce soit avec bienveillance, ou plus souvent, hélas, avec hostilité, cette frange de la société est ressentie comme transgressive, comme dangereuse et donc devant être résorbée (par la force, pense-t-on volontiers).

Ceci posé, il faut essayer maintenant de préciser les diverses catégories d'enfants de la rue. Ils ont bien sûr, vous le savez tous par vos expériences directes, un aspect central commun : le rôle essentiel de la carence familiale dans la genèse du phénomène. C'est pratiquement toujours un problème de famille qui est à l'origine du départ de l'enfant vers la rue, avec un dosage variable de facteurs sociaux généraux et de facteurs psychologiques individuels. Les facteurs psychologiques font que chaque cas est particulier, et doit être traité comme tel, avec une arme essentielle (pour ne pas dire unique) qui est l'amour, cet amour dont la carence dans la famille est toujours le problème central. Les facteurs sociaux doivent être analysés pour apporter des solutions plus globales.

Nous avons essayé, avec un groupe de réflexion de sociologues, psychologues et travailleurs sociaux (le "Réseau de recherche sur la marginalité juvénile dans la ville africaine"), d'esquisser une typologie en prenant comme fil directeur d'une part le degré d'urbanisation, c'est à dire l'origine géographique (rurale ou urbaine), d'autre part et surtout le degré de destructuration du milieu familial. Six catégories apparaissent ainsi à partir des cas que nous avons pu inventorier.

1 - Pupille négligé

Enfant de famille rurale sans problèmes particuliers, envoyé se faire scolariser en ville chez un "tuteur" plus ou moins proche parent, auquel on n'a pas demandé son avis et qui ne peut pas, coutumièrement, dire non sur le moment. Mais celui-ci, incapable de subvenir aux besoins de l'enfant, l'évince progressivement, jusqu'à ce que l'enfant se retrouve dans la rue sans y être pour rien.

2 - Migrant inadapté

Famille en milieu rural ou en petite ville, avec difficultés économiques (permanentes ou accidentelles) qui poussent le jeune à tenter fortune en ville, pour une migration saisonnière ou définitive. La faible capacité d'intégration du jeune rural (non scolarisé, ne maîtrisant pas la langue de la ville) le fait échouer sur les marchés ou les gares routières, où des bandes peuvent le récupérer.

3 - Rural fuqueur

Situation analogue mais aggravée par un conflit entre le jeune et ses parents, d'où fuite en ville, perçue comme définitive : les risques de dérive vers la délinquance sont beaucoup plus graves. C'est probablement là le cas de la plupart des jeunes prostituées d'origine rurale.

4 - Jeune citadin désœuvré

Famille urbaine (depuis plus ou moins longtemps) où s'est affaiblie l'autorité des adultes sur les jeunes. Jeune ayant quitté l'école (surtout en situation d'échec) mais sans pouvoir s'intégrer aux activités professionnelles des adultes (âge ou ressources financières insuffisantes). Regroupement facile en bandes de même âge à la recherche de distraction ou de gains faciles.

5 - Enfant abandonné

Phénomène d'exclusion dans une classe sociale en phase ascendante, avec montée de l'individualisme et de l'instabilité conjugale. L'enfant peut être apparenté, de près ou de loin, à des milieux très favorisés. Il fuit dans la rue le désintérêt familial dont il souffre affectivement.

.../...

6 - "Fils de personne"

Absence de la famille, naissance au hasard des rencontres (milieu de prostituées, enfants de brefs collages inter-ethniques). L'enfant n'est plus pris en charge (matériellement ni moralement) par personne. Le terme de gradient est le bébé abandonné.

Il est évident que ces catégories correspondent à des types d'enfants très différents par l'âge, le sexe, le degré de perturbation psychique, l'ampleur de l'asocialité, le degré d'acculturation... Toute action, pour réussir, doit bien sûr être conçue en fonction de l'analyse du cas concret : on ne traitera pas de la même manière un abandonné de 10 ans, un désœuvré de 15 ou un rural fugueur de 18 ans.

Terminons par quelques exemples concrets de situation urbaine : Danièle Poitou nous parle de Niamey.

"Il y a une dizaine d'années, au Niger, une enquête a permis de mettre en évidence l'importance de l'exode rural, aggravé par la sécheresse, pousse les jeunes villageois à venir en ville à la recherche d'un travail hypothétique pendant les neuf mois de saison sèche, pour des motivations diverses. Mais parallèlement à cette situation favorable au développement d'une pré-délinquance et d'une délinquance primaire sans réelle gravité, on trouvait aussi, en proportion beaucoup plus faible, un certain nombre de jeunes engagés plus sérieusement dans une délinquance plus grave et organisée, et l'existence de bandes constituées souvent par des mineurs scolarisés.

"Mais depuis la nouvelle richesse créée par l'exploitation de l'uranium, il faudrait actualiser ces conclusions pour suivre avec exactitude l'évolution du phénomène"

A Abidjan, d'après les dossiers de l'Education Surveillée, les jeunes délinquants forment un groupe homogène par le sexe (95 % de garçons) et l'âge (76 % de 15 à 18 ans), hétérogène par l'origine (1/3 d'étrangers, alors que ceux-ci ne forment qu'un quart de la tranche d'âge dans la population totale ; 30 % nés à Abidjan au lieu de 22 % dans la tranche d'âge. Les autres provenant souvent des villes de l'intérieur de la Côte d'Ivoire, où leurs parents-ivoiriens ou non étaient déjà en situation de migration). Retards et échecs scolaires sont massifs. La moitié est sans activité déclarée. Ils proviennent surtout des quartiers les plus défavorisés d'Abidjan.

On a là les caractères d'une population urbanisée, mais nettement sous-intégrée à la société globale.

Au contraire, les "petits cirEURS" se révèlent beaucoup plus proches de la population globale (bien que la moitié soit née à Abidjan), en position de marginalisation- par échec scolaire et dislocation des familles-mais non de rupture : 40 % seraient soutiens de famille.

.../...

A Lomé, ville à l'histoire sociale très originale, la marginalité infantile est assez surprenante. Il s'agit de garçons (les filles sont absorbées par le commerce, que monopolisent les femmes), assez jeunes : 10-14 ans, nés en ville, de familles anciennement urbanisées, y compris des élites sociales de la vieille bourgeoisie côtière. Ces enfants sont un produit typique de la destruction des familles en milieu urbain, mais aussi de l'"embourgeoisement" des vieilles familles qui se sont enrichies avec la croissance de la ville et cherchent à diminuer le nombre de leurs héritiers, en évinçant les enfants nés hors mariage. Actuellement le nombre d'enfants marginaux issus de couples inter-ethniques paraît devenir prépondérant.

Ces enfants ne sont donc pas issus d'une situation de misère, mais de l'éclatement de la cellule familiale. Ils ont très gros problèmes de caractère (instabilité, agressivité, violence...), qui exigent une réponse fondée sur la relation interpersonnelle, rétablissant l'équilibre affectif.

Les cas concrets sont, on le voit, bien différents les uns des autres. Cela veut dire que les solutions seront aussi, parfois, nettement différentes l'une des autres. Le but de ce forum est de mettre en commun ce qui nous est semblable, mais aussi ce qui est propre à chacun. Le but n'est pas de trouver la solution idéale, valable pour tous ; c'est que chacun des participants, ayant confronté ses problèmes et ses réponses à ceux des autres, reparte ayant mieux compris ses propres problèmes et enrichi ses propres solutions.

QUESTIONNAIRE n° 1

1. Dans votre ville, dans votre pays, quelle est l'ampleur du phénomène? Y a-t-il une évolution sensible ?
  
2. Quels sont les types de marginalité dominants ?  
Y a-t-il, de façon importante, participation d'enfants - ou de jeunes - à des bandes organisées ? (avec ou sans adultes ?), à des délits graves ?, au trafic et à la consommation de drogue ("officielles", "détournées") ?, à la prostitution (des deux sexes) ?  
Y a-t-il des évolutions sensibles ?
  
3. Qui l'opinion publique perçoit-elle comme délinquants ("petits métiers", vagabonds, talibé) ? Y a-t-il une évolution ?
  
4. Quelles sont les principales origines des enfants et jeunes de la rue dans votre ville : urbains, ruraux, immigrés (saisonniers, permanents), émigrés revenus ?  
Quelles sont les milieux sociaux concernés ? Dans quelles proportions ?  
Y a-t-il une évolution ?
  
5. Quels sont les effets perceptibles de la crise économique actuelle ?

COMPTE-RENDU DES DEBATS DES CARREFOURS - SYNTHÈSE 1.

1/ L'ampleur du phénomène des enfants de la rue a paru à tous importante, et en général croissante, mais impossible à quantifier (ce qu'il faudrait pourtant essayer de faire). Les causes générales de cette croissance ont été évoquées : l'exode rural, saisonnier ou permanent (en particulier celui provoqué par la sécheresse du Sahel), le chômage, le développement du tourisme... Cette croissance provoque actuellement dans divers pays une prise de conscience tout-à-fait salubre.

L'observation cas par cas des villes représentées au forum montre cependant des évolutions sensiblement contrastées. À Lomé, la situation paraît stabilisée. À Cotonou le problème est le reflux des anciens de Lagos, expulsés du Nigéria. Dans les villes du Sahel, c'est l'afflux des gens du Nord chassés par la sécheresse (en particulier les nomades, particulièrement difficiles à intégrer au monde urbain). À Nouakchott cependant, la hausse de la délinquance est bien loin de suivre l'explosion urbaine. N'djaména présente un cas particulièrement grave, où s'additionnent, fuyards de la sécheresse du Nord et de la guerre civile au Sud, les orphelins de guerre (de tous âges) et les rapatriés du Nigéria, particulièrement endurcis dans l'asocialité.

À Brazzaville, le phénomène est relativement récent. Au total la croissance semble particulièrement forte dans les grandes villes (en particulier à Abidjan). Mais il semble qu'à Dakar les "petits métiers" se sont multipliés alors que les vrais gamins des rues paraissent stables. Mais dans une ville comme Bamako, où la sécheresse a jeté des milliers de ruraux dans les rues de la capitale, la présence des enfants n'y est guère anormale.

2/ Les formes de marginalité paraissent plus homogènes qu'on pouvait le penser.

Les bandes structurées autour d'un leader, comme en Occident, paraissent très rares (deux cas - les "Sons Loi" et les "Mafia" - à Abidjan autrefois, démantelées il y a une dizaine d'années). Il peut y avoir des groupes fluctuants, par exemple par région d'origine (ainsi à N'djaména), avec souvent des territoires bien délimités, mais le cas le plus fréquent est la bande d'authentiques truands adultes qui incorpore quelques enfants (toujours utiles pour espionner, se faufiler, faire les liaisons...).

Les délits graves sont rares quand ils sont l'oeuvre d'enfants seuls. La prostitution est partout importante, bien que nettement plus discrète dans les pays à dominante musulmane. Le proxénétisme a fait son apparition, notamment à Dakar et à Abidjan, d'où l'on va racoler des filles, parfois très petites, dans les pays voisins. La prostitution masculine reste rare (elle se développe dans les quartiers résidentiels d'Abidjan, à Dakar, autour des pôles touristiques...).

La drogue est à peu près universelle pour le chanvre indien (peu coûteux), rare pour les drogues "dures" (tout de même beaucoup d'amphétamines à Abidjan et à Bouaké). Développement inquiétant des défonceuses aux solvants à Dakar et chez les rapatriés du Nigéria à N'djaména. La guerre civile au Tchad a amené la généralisation d'une drogue traditionnelle, les "40 oiseaux".

Le racket par les adultes sur les petits métiers ou certains handicapés qu'on fait mendier relève de la criminalité adulte.

3/ L'opinion publique, violemment hostile envers les voleurs et autres vrais délinquants, n'a pas toujours la même attitude envers les petits métiers : certains sont perçus comme normaux, faisant partie de la vie quotidienne, et utiles : le talibé en pays musulmans, les colporteurs au Zaïre, les petits cirEURS à Bouaké et maintenant à Abidjan. Pas de petits cirEURS à Yaoundé, mais beaucoup de gardiens de voitures, qui gagnent très bien leur vie... Mais en général les "petits métiers" sont englobés dans l'opinion générale. Il est vrai que souvent les enfants glissent facilement d'un côté à l'autre (et vice-versa), car la rue, école de violence et de tentation, est un monde dangereux, mais il faut bien nuancer les réalités. L'une de nos principales responsabilités ici doit être :

- Vis-à-vis de l'opinion publique et des autorités de remonter ce courant d'hostilité et de mépris envers les enfants des rues (que ce courant représente très fort) ;

- vis-à-vis des enfants, de ne jamais les accueillir en délinquants, mais en enfants qui ont besoin d'aide, et d'abord d'un soutien qui leur permette de retrouver une valeur à leurs propres yeux. Essayons d'éviter le plus possible de parler nous-mêmes de "délinquants" (mais au Sénégal l'expression "enfant de la rue" est une insulte = bâtard).

Il faut là encore une approche très attentive des phénomènes, en évitant de plaquer sur les choses et sur les êtres des schémas passe-partout venus d'ailleurs.

Ne pas oublier, dans les jeunes de la rue, les autres marginaux qui sont les handicapés physiques ou mentaux (par exemple des intellectuels devenus fous), les lépreux... Ne pas oublier non plus, la vraie délinquance, dans la société, n'est pas celle des enfants, mais bien celle des "cols blancs".

4/ Les origines des enfants sont diverses, géographiquement (ruraux ou citadin) et aussi socialement (la délinquance est surtout d'origine populaire mais aussi non négligeable à partir des couches favorisées). La scolarisation a des rapports complexes avec la marginalité (des filles se prostituent pour payer leur école, surtout depuis la fermeture des internats ; il en résulte avortements et infanticides). Beaucoup de descolarisés, coupés de leur milieu, forment le noyau dur de la délinquance juvénile (on a même parlé de "délinquance scientifique"). La coupure s'aggrave entre enfants scolarisés et parents analphabètes (surtout les mères), qui n'osent plus parler à leur enfants, d'où rupture dans la transmission des valeurs traditionnelles.

À Brazzaville, les "Lapeurs", les "Parisiens", fous de beaux vêtements, sont prêts à tout pour assouvir leur passion et, surtout, pour aller à Paris pour cela.

On débaïsse de plus en plus les pupilles, traditionnellement hébergés. La "polygamie moderne", à multiples "deuxièmes bureaux", multiplie les enfants sans famille. Les bébés abandonnés apparaissent dans plusieurs grandes villes.

Le rôle des étrangers est très variable : important à Abidjan, moyen à Dakar, faible ailleurs, parfois nul pour les groupes restés très cohérents (Yoyrouba à Niamey ou à Lomé, Haoussa à Ibadan...)

5/ La crise actuelle n'a pas eu le temps d'être évoquée, sauf pour signaler que beaucoup de migrations naguère saisonnières sont devenues définitives et que les compressions massives de personnel, un peu partout, réduisent gravement les revenus des citadins et donc durcissent les relations sociales.